

la plus large, la plus systématique collection qui ait été réunie de matériaux sociologiques, est rangée sous les titres « structure » et « fonctions » et dans les sous-groupes « opératif » et « régulateur ». L'exemple a été suivi : toutes les classifications des volumineux ouvrages du D^r Schaeffle sont biologiques dans les termes et dans les idées. Dans des ouvrages de moindre importance, les termes d'anatomie sociale, physiologie sociale, organes sociaux se rencontrent constamment.

La sociologie devra écarter cette classification et cette nomenclature comme la chimie et la physiologie ont dû écarter, il y a de cela une génération, les groupements et les terminologies impossibles. L'analyse est trop générale. En certains points fondamentaux, l'organisation sociale ressemble à l'organisation vitale, mais, dans tout ce qui motive l'expression de M. Spencer : l'évolution super-organique, elle a son caractère spécial et ne peut se classer parmi les organismes. Si cela était inexact, la sociologie ne serait qu'une division de la biologie. Chaque science distincte doit avoir ses propres classifications, ses propres appellations pour des phénomènes qui peuvent ressembler à ceux qu'étudient d'autres sciences, mais qui n'en sont pas moins très différents et forment le sujet d'une science distincte seulement parce qu'ils sont différents.

Ces erreurs de classification, naissant d'une négligence de développement, peuvent être évitées en sociologie, comme elles le sont en biologie, par l'attention à un signe distinctif de l'évolution, qui est la différenciation. La différenciation est la phase transitionnelle entre ces deux aspects des groupes naturels que Whewell a nommés respectivement « type » et « définition ». L'explication que Whewell a donnée des types, et celle que Mill a fournie pour les espèces, présageaient cette conception complète de l'évolution au moyen de l'intégration et de la différenciation, laquelle M. Spencer a été le premier à atteindre. C'est une vraie classe dans laquelle les objets ou les individus

sont groupés par quelque caractéristique engendrée par la différenciation normale. Si ce critère génétique n'est pas appliqué, des relations de phénomènes temporaires et accidentelles sont constamment prises pour des relations permanentes et essentielles. Il offre le seul guide sûr dans les classifications par séries. Les suites chronologiques de l'histoire peuvent être obscures, le « plus haut » et le « plus bas » dans la hiérarchie de la vie peuvent être incertains, si les structures et les fonctions sont comparées sans en référer aux relations génétiques ; si, au contraire, les degrés de différenciation sont précisés, l'ordre naturel de subordination dans les séries ressort clairement. Le chercheur sociologique ne peut espérer distinguer les caractéristiques primaires des secondaires, discerner le général du spécial qu'en suivant toujours cette règle, que la classification doit se faire suivant les degrés de différenciation. S'il désire, par exemple, diviser une population en classes sociales, ou grouper des sociétés par types, il n'y arrivera qu'en fixant son esprit sur les signes et les mécanismes de différenciation sociale.

Les généralisations empiriques, en sociologie, peuvent être faites par deux méthodes, comparative et historique. Toutes les deux sont des formes de ce qui est connu en logique comme méthode des variations concomitantes. Chacune est une observation systématique de cohérence entre phénomènes, combinée avec l'hypothèse que des phénomènes qui persistent contemporanément, ou changent contemporanément, sont cause et effet, ou effets d'une même cause. La méthode comparative est une observation de cohérences identiques de phénomènes sociaux en deux ou plusieurs lieux, parmi deux ou plusieurs populations ; par exemple, la cohérence du culte des ancêtres avec l'autorité paternelle, partout où a été relevé le culte des ancêtres, ou celle de la polygamie avec l'infériorité de la femme, partout où a été pratiquée la polygamie. La méthode

historique est une observation de cohérences à travers le temps. Les méthodes comparative et historique peuvent devenir précises si elles peuvent devenir statistiques. L'investigation statistique est une observation systématique de cohérences entre des phénomènes sociaux qui permettent un relevé numérique ; celles, par exemple, du rapport des mariages avec le prix du blé ou de celui de l'émigration d'Europe avec la prospérité des affaires aux Etats-Unis. Toutes les cohérences étant distribuées soit dans l'espace, soit dans le temps, la méthode statistique ne peut pas être considérée comme une troisième forme distincte de la méthode des variations concomitantes. Elle n'est qu'une forme quantitative des méthodes comparative et historique.

L'efficacité d'une méthode quelconque de généralisation empirique en sociologie dépend du nombre de faits qui peuvent être comparés et de l'exactitude de l'élimination préliminaire des causes éventuellement coefficients. Lorsque Mill démontra que, ni par la méthode des ressemblances, ni par celle des différences, ni même par celle des variations, on ne pouvait prouver que le libre-échange fût une cause de prospérité, il imagina une comparaison faite uniquement entre deux pays, ne se ressemblant, ne différant entre eux, ne variant simultanément que sous le rapport de la politique commerciale. Cette hypothèse cependant n'est pas absolument typique pour les études historiques ou comparatives et ne peut représenter les études statistiques. La prospérité est l'effet d'une infinie pluralité de causes ; mais, parmi ce grand nombre, il n'en est pas une demi-douzaine qui soient commensurables avec un développement notable et soudain, ou durable du bien-être matériel. Toutes les autres peuvent être éliminées. Dès lors, s'il est reconnu que dans des vingtaines d'exemples, des variations de quantité dans une des causes présumées coïncident avec des variations de la prospérité, alors que les variations des autres causes ne coexistent que rarement avec ces mêmes oscillations de la

prospérité, il y a une forte présomption que la cause principale est découverte. Le degré de probabilité peut être assuré en comparant le nombre des cohérences trouvées avec le nombre qu'indiqueraient les chances logiques.

Les généralisations empiriques cependant ne sont que des probabilités, même si elles sont faites suivant les méthodes les plus prudentes de la statistique et au moyen de sources abondantes. Elles doivent être contrôlées par la déduction et, des méthodes de la sociologie, celles qui sont encore imparfaites sont celles suivant lesquelles des déductions de prémisses subjectives sont comparées avec des généralisations de faits observés.

Pendant des années, les sciences sociales ont suivi une marche anti-scientifique. Après avoir résolu la nature humaine en des abstractions, on a essayé de vérifier toute sorte de déductions par la comparaison directe avec la statistique et l'histoire, comme si ces choses concrètes pouvaient correspondre aux vérités déductives tant que ces dernières n'ont pas été combinées en un tout complexe. Des nombreux exemples qui pourraient être cités, prenons le dogme économique jadis familier que si un travailleur ne cherche pas son intérêt, son intérêt ne le cherchera pas, et contre lequel le président Walker a fait combattre tous les faits de la vie industrielle. Comme simple vérité abstraite, ce malheureux dogme était une sérieuse conclusion scientifique : il est permis de séparer un principe abstrait de la nature humaine de tous les autres principes abstraits et d'en tirer des conclusions logiques. L'erreur commençait en voulant, d'une vérité, faire une synthèse de vérités, en prenant la partie pour le tout. Si, outre cette prémisses qu'un homme peut être considéré abstraitement comme un concurrent de son prochain pour les avantages économiques, les économistes avaient employé cette autre prémisses qu'on peut aussi l'envisager comme un associé instinctif de son camarade

pour maintenir la force et les privilèges de classe, ils auraient obtenu non seulement cette déduction que les patrons concourent entre eux en créant des industries, mais aussi cette autre que, autant que possible, ils évitent de se concurrencer pour l'achat du travail et ne manquent jamais de s'unir pour organiser les conditions, sociales et légales, auxquelles les ouvriers peuvent vendre leur travail. Les deux déductions réunies auraient amené une conclusion qui n'eût pas différé des généralisations de l'histoire et de la statistique.

Le procédé distinctif en sociologie doit donc être développé en une méthode constructive qu'on pourrait appeler celle de la synthèse psychologique. Le sociologue doit s'entraîner à faire une attention constante aux possibilités psychiques du grand univers où se débat la lutte humaine. Il doit être attentif aux facteurs négligés ou inaperçus dans l'action humaine, comme le chimiste aux éléments inconnus. S'il se sert de la faculté de l'imagination scientifique, il doit réunir idéalement tous les facteurs et essayer de découvrir les conditions et les lois de leur combinaison. Alors seulement, il est apte à apporter la déduction comme pierre de touche de la comparaison avec les faits historiques et les données scientifiques.

Nous voici enfin à la question de savoir si les méthodes de sociologie peuvent être perfectionnées dans les conditions actuelles de recherche scientifique et d'enseignement universitaire. Toute science moderne demande un large cercle de sympathies scientifiques, pour réussir. Dans une certaine mesure, toute science dépend des autres à la fois pour les idées et pour les méthodes. Ses adeptes ne peuvent être complètement étrangers aux instruments ou aux modes de raisonner qu'emploient leurs émules dans un autre champ. Tout cela est extrêmement vrai en sociologie. Cependant, la tendance spéculatrice de la

science moderne est due tout autant à la limite de l'esprit qu'à la démarcation des recherches. Peut-être, ce fait subjectif est celui qui détermine le mieux la classification des sciences au point de vue de l'université. Les sujets sont groupés en écoles ou en départements s'ils attirent des aptitudes chimiques ou similaires, s'ils sont traités par des méthodes identiques ou semblables. Il en résulte que si une science s'approche d'un genre par son sujet, d'un autre par sa méthode, elle a peu de chances de conquérir la flamme des étudiants. Si la sociologie intéresse surtout ceux qui cultivent les sciences économiques, juridiques, politiques, et si elle suit des méthodes qui leur sont peu familières, autant vaut abandonner l'espoir de la voir entrer dans le programme des universités.

Il n'y a rien dans ces considérations qui doive troubler l'étudiant ou le professeur de sociologie. Si les méthodes de la sociologie offrent des difficultés spéciales aux étudiants de l'économie, de la politique ou des sciences historiques, ce sont ces sciences qui sont en faute et non pas la sociologie. Ceux qui étudient une science sociale doivent être familiarisés avec les méthodes historiques et comparatives dans leurs formes qualitative et statistique. Tout le monde l'admettra. La seule question à discuter concerne le procédé déductif. Peut-on demander à ceux qui étudient les sciences politiques, économiques, juridiques, de posséder à fond la méthode de la synthèse psychologique ?

Pour réponse, nous dirons qu'il n'est rien parmi tout ce qu'ils peuvent étudier qui leur soit aussi nécessaire. Le jeune homme qui commence aujourd'hui l'étude de l'économie ou du droit verra bien vite que, s'il veut suivre les progrès de ces sciences, il doit devenir un observateur critique des données psychologiques sur lesquelles elles reposent. La longue controverse sur le mérite respectif des méthodes déductive et historique va aboutir à un résultat que nul n'avait prévu.

Ceux qui, il y a douze ou quinze ans, espéraient que la science recevrait un secours démesuré de l'application des recherches historiques aux questions politiques ou économiques, n'ont pas été peu déçus. Il se produit une évidente réaction vers un emploi plus libre de l'analyse et de la déduction, mais ces méthodes ne peuvent plus s'employer comme autrefois. Les bases de l'investigation doivent être élargies ; des faits innombrables, autrefois ignorés, doivent entrer en ligne de compte. Il est intéressant de constater que, pendant que cette conclusion entraînait lentement dans l'esprit scientifique, une nouvelle vie a été infusée aux études théoriques par des hommes qui les avaient abordées par leur côté psychologique. Sans contredit, c'est à leur examen des prémisses psychologiques de l'économie politique que nous devons l'impulsion qui se fait sentir dans toutes les branches de la pensée économique. On pourrait dire de même de la jurisprudence comparée. Mais là, les vues nouvelles ne ressemblent pas aux anciennes. Les recherches historiques ayant montré la relativité essentielle de tous les systèmes de droit, l'enquête s'attache maintenant à la base subjective ou psychologique des systèmes historiques. Sans doute, la doctrine qui en sortira ne ressemblera guère aux notions du XVIII^e siècle ; mais, quelle qu'elle soit, la conviction s'étend chaque jour que les progrès futurs de la science des lois, dépendent grandement de l'étude plus profonde de la psychologie des lois. Et les lois et l'économie ne sont que deux des nombreuses sciences fondées sur la psychologie sociale. Elles sont bâties sur des postulats psychologiques et les postulats sont ou vrais ou imaginaires. Les fantômes et les symboles d'une psychologie imaginaire ont assez longtemps régi les sciences sociales. Que nous le voulions ou non, nous devons renoncer à nos illusions et apprendre à leur substituer les vérités d'une psychologie rationnelle.

CHAPITRE IV

Les Problèmes de Sociologie

Il reste à définir la nature des recherches et des problèmes, dont devra s'occuper l'étudiant qui acceptera la conception de la science que nous avons expliquée et soutenue plus haut. Ce n'est pas assez d'avoir délimité le domaine de la sociologie et d'avoir fixé les méthodes qui doivent guider l'exploration de ce domaine. La sociologie ne sera qu'une science nominale tant que son domaine ne comprendra pas un grand nombre de sujets d'étude logiquement reliés entre eux. Il faut donc savoir si les éléments sociaux et les premiers principes sont nombreux et intellectuellement féconds et si leur étude peut être définie et pratiquée.

Une exploration succincte des problèmes sociologiques dans l'ordre de leur arrangement systématique prouvera clairement que le contenu de la sociologie est réel et indispensable. Les problèmes sociologiques sont définis et ils admettent une infinité de subdivisions.

L'ordre de leur arrangement a été indiqué avec cette conclusion que la description et l'histoire doivent précéder la théorie ; qu'il est impossible d'étudier avec profit les questions générales de loi et de cause jusqu'à ce que beaucoup ait été appris sur les aspects particuliers concrets des choses et des faits ; que, avant de généraliser, nous devons nous familiariser avec les éléments constitutifs de nos phénomènes, avec la forme de leurs actions, avec les formes qu'ils revêtent dans leur groupement, avec les